

LE
LIVRE DU CENTENAIRE
DU
JOURNAL DES DÉBATS

1789 — 1889



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

—
1889

Tous droits réservés

LA CRITIQUE SCIENTIFIQUE

DONNÉ — FOUCAULT — BABINET — CH. DAREMBERG

I

Comme les mots souvent ont leur saveur propre et leur douce ironie! N'a-t-on pas toujours dit : « cultiver les belles-lettres », et simplement : « étudier les sciences »? Les sciences, et c'est assez; mais les lettres, les belles-lettres! Assurément il n'y a qu'une nuance, mais quelle nuance! Et comme elle traduit bien un sentiment qui a régné tout-puissant à travers les temps! Ce parfum des lettres se répandait partout; il était de bonne compagnie de s'en imprégner. Les lettres ont toujours eu leur grande entrée à la cour, à la ville. Quels triomphes de toutes parts, depuis le discours, le sonnet galant, le pamphlet mordant, jusqu'aux oraisons funèbres, jusqu'aux échos retentissants de la chaire! A côté, la science, malgré ses premières victoires, apparaissait de bien petite maison, et si, par exception, on lui faisait bon accueil, encore fallait-il qu'elle portât jabots et dentelles. La mode, en ce temps-là comme aujourd'hui, était souveraine. Quelle ironie vraiment : les sciences, les belles-lettres!

Les préjugés sont résistants. Le préjugé mondain contre la science persista longtemps, très longtemps, malgré les chemins de fer, malgré les télégraphes. C'est tout au plus s'il commence à disparaître dans certaines provinces éloignées du centre. Ce n'est pas encore absolument loin de nous, 1853, et il me fut donné à cette époque d'apprendre à mes dépens l'influence toute-puissante de ce mot magique : les lettres. Au lycée, j'eus la mauvaise fortune de tomber en pleine bifurcation Fortoul, une bien audacieuse idée que cette bifurcation. Le nouveau a un attrait irrésistible pour certains esprits. Je bifurquais résolument côté sciences.

Grands dieux! quel événement! quel scandale autour de moi! Je n'oublierai de ma vie, non, jamais, la douloureuse stupéfaction de mon professeur, mon vieil ami, Monnot des Angles, depuis recteur de l'académie

d'Aix : « Mais c'est impossible, c'est de la démente. » Et mes camarades de collègue : « Comment, tu optes pour les sciences ! » Et l'on me prodigua les épithètes les plus expressives ; bientôt on m'appela « vous » ; au bout d'une semaine, on poussa la cruauté jusqu'à me dire « monsieur ». Je n'étais plus de leur monde, j'étais un scientifique ; c'était fini, bien fini. Oh ! la bifurcation Fortoul !

Qui aurait jamais soupçonné alors que, vingt ans plus tard, on écrirait volontiers dans toutes les langues : « La science mesure le degré de suprématie d'un peuple » ; ou bien : « Les sciences sont les sources vives de la richesse des nations, etc. » Cela s'imprime aujourd'hui couramment. On dit beaucoup moins les belles-lettres, mais généralement les lettres tout bonnement. Ce n'est plus guère que dans les petites villes que, par tradition et par respect pour le passé, les Sociétés littéraires conservent leur vieux titre de « Sociétés des Arts, Sciences et Belles-lettres. » C'est un signe des temps. L'esprit moderne a été très travaillé ; il s'est transformé ; il a fini par s'ouvrir devant les perspectives nouvelles et s'épanouir à la chaude lumière des applications de la science. Il est juste d'ajouter qu'on le doit non pas autant peut-être aux travaux des savants qu'à la propagande active des philosophes et des économistes.

Mais avant d'en arriver là, quelles résistances dans les vieilles habitudes ! Quelle révolution même dans nos mœurs ! Ce sentiment dédaigneux pour tout ce qui n'était pas les lettres, nous le retrouvons, en remontant dans le passé, de plus en plus vivace et ardent. Il était, nous l'avons vu, très vif encore vers 1850 ; il était dans toute sa force au commencement de ce siècle. Et cependant les grands noms de d'Alembert, de Lagrange, de Laplace, de Monge, de Delambre et Méchain, de Jussieu, de Lamarck, de Cuvier, de Berthollet, de Lavoisier, etc., avaient déjà jeté un vif éclat sur les mathématiques, sur l'astronomie, sur l'histoire naturelle, sur la chimie naissante. On sentait déjà comme un souffle puissant qui créait de tous côtés un courant favorable aux sciences. Le public y prenait certain intérêt ; on commençait à bien comprendre qu'il s'agissait de grandes choses, et que l'on était à l'aurore d'importantes découvertes. On applaudissait.

C'était vraiment bien du bruit pour des oreilles de lettré. On n'aime guère ce que l'on ne saurait apprécier. N'était-il pas clair que le goût du public s'égarait ? Franchement, on parlait trop mathématiques et astronomie. D'où venait donc cette manie ? Il fallait au plus vite réagir contre des tendances déplorablement dont le moindre inconvénient était de porter ombrage aux beaux esprits. Quelques plumes alertes se chargèrent volontiers de faire tout rentrer dans l'ordre, et avec quelle habileté ! La science, en

vérité, qui songerait jamais à la calomnier ? N'était-ce pas l'expression la plus haute du génie de l'homme ? Mais à côté que de fausse science et surtout que de faux savants, « ces pauvres gens au cerveau étroit qui ne surent jamais penser, encore moins raisonner » ! On retrouve la trace bien marquée de ces petites préoccupations jalouses dans les quelques journaux du temps.

Le *Journal des Débats* n'avait alors que quelques années d'existence. Ses premiers rédacteurs furent choisis, dès le début, parmi les lettrés les plus fins, parmi les historiens et les érudits. Littérateurs avant tout, ils aimaient trop les lettres pour aimer les sciences ; ils ne cachèrent par leurs préférences et ne furent pas des derniers à se plaindre vivement de cette manie du jour que répudiait le bon sens et que condamnait le bon goût. Les phrases académiques elles-mêmes, écrivirent-ils, ne sont plus que des formules algébriques.

Le premier article scientifique du *Journal des Débats* parut le 22 prairial an X ; il avait pour titre : *Les sciences abstraites* ; il était signé Y. L'Y représentait un littérateur de talent nommé Dussault. Il ne sera pas superflu d'emprunter quelques lignes à ces pages lointaines ; elles montreront bien l'état d'esprit dans lequel se trouvait alors l'élite des gens les plus instruits.

« On doit louer notre siècle d'avoir perfectionné les méthodes des sciences ; mais il faut reconnaître que l'on a souvent confondu la méthode avec la science elle-même, que l'on a pris l'une pour l'autre. Ce défaut est une des sources de l'orgueil philosophique ; c'est là pourtant ce qui a fait croire que nous possédions un grand nombre de savants dans un temps où nous ne pouvons compter en effet qu'un très petit nombre de gens véritablement instruits. Nos abrégés méthodiques, nos dictionnaires, nos encyclopédies, nos nomenclatures ont mis presque tout le monde à portée de parler de tout en ignorant tout. Nos sciences abstraites elles-mêmes, dont nous sommes si fiers, et qui de toutes les connaissances humaines sont celles qui exigent le moins d'intelligence, de sens et de jugement, ont singulièrement concouru à l'extinction du vrai savoir dans le dix-huitième siècle. Elles sont devenues si communes ; elles ont eu toutes la fureur d'une mode nouvelle ; il a été de bon ton d'être mathématicien et géomètre ; il a paru aussi naturel dans la bonne compagnie de citer Maupertuis, Clairault, que Horace et Voltaire. La poésie et l'éloquence voulurent parler leur langage ; les phrases académiques ne furent plus que des formules algébriques ;

L'avocat au Palais en hérissa son style,
Et le docteur en chaire en sema l'évangile.

« Cette espèce de pédantisme était un signe de décadence, car l'expérience prouve que le pédantisme ne régna jamais avec plus d'empire que dans les temps où la véritable science était inconnue et où les vrais savants étaient les plus rares.

« Ce que nous appelons les sciences abstraites ne sont pas de vraies sciences. Les

mathématiques en particulier ne sont qu'une méthode que l'on a très gratuitement parée de ce beau titre. Mais elles ne méritent pas plus ce nom que la rhétorique ne mérite celui de l'éloquence, que la chronologie, la géographie, etc., ne méritent celui d'histoire. Ce sont là des moyens qui doivent nous mener au but pour parvenir à l'instruction, mais ce n'est pas l'instruction. J'ai avancé que les prétendues sciences sont celles qui exigent et supposent le moins de jugement, et je sens que l'on m'objectera que la géométrie perfectionne la raison et la logique. Il est vrai qu'elle est rigoureuse dans ses démonstrations, et il faut bien qu'elle le soit, car quelle confiance pourrions-nous avoir dans ses méthodes si elles n'étaient pas appuyées sur l'évidence? Mais ce genre de certitude n'égarrera infailliblement si je cherche hors du cercle des vérités mathématiques. D'ailleurs, les méthodes qui procèdent avec l'évidence la plus parfaite et, si l'on peut s'exprimer ainsi, la plus grossière, ne demandent point autant de vigueur de tête que l'on s'imagine et seraient même plus capables d'affaiblir que de fortifier le jugement, et de faire des imbéciles que de former des génies.

« Les mathématiques ont fleuri dans les âges les plus barbares. Pourquoi donc notre siècle a-t-il voulu fonder sa gloire sur cette base? Pourquoi n'a-t-il pas mis les mathématiques à leur rang? Pourquoi a-t-il cherché à les élever au-dessus des véritables sciences? Remercions le gouvernement qui, voyant et cherchant le bien en tout, tourne au profit de l'avenir toutes les leçons du passé, rappelle parmi nous les vraies et solides études et nous sauve du péril dont nous étions menacés de n'être bientôt plus qu'un peuple de danseurs et d'alébristes. »

Ce petit morceau de prairial an X est-il assez joliment troussé? Et ces « Remercions-en le gouvernement », « Sauvez-nous, ô gouvernement, de toute cette misère, de tous ces maniaques, de toute cette science, de toute cette algèbre! » C'était déjà bien; ce n'était pas encore assez, paraît-il, car le 24 fructidor an X, l'historien Michaud prit la plume à son tour et signa l'article suivant :

« J'étais dernièrement dans mon cabinet à écrire un morceau de littérature, quand je reçus la visite d'un de mes anciens camarades de collège qui n'avait jamais pu apprendre sur les bancs un seul mot de la langue de Cicéron, et qui cependant se croit un très grand personnage depuis qu'il a ouvert quelques livres de mathématiques. Comme tous les faux savants, il a la manie bien plus que le goût de la science. Sa passion de l'algèbre et de la géométrie lui a fait perdre le peu d'esprit que je lui avais connu autrefois, et je ne daignerais pas en parler ici, s'il ne ressemblait à beaucoup de gens dont le nom est arrivé jusqu'au public. Sa conversation est toujours hérissée de termes techniques; dans ses propos les plus légers il a toujours l'art d'introduire les *sommes*, les *masses*, les *bases*, la *force centrifuge*, *centripète*, la *force de projection*. Son front ne se déride jamais qu'à l'aspect d'une ellipse, d'un carré, d'un parallélogramme; il ne connaît rien de beau comme le bynome de Newton et le carré de l'hypothénuse. Une femme, pour se servir de ses propres expressions, l'avait attiré dans sa sphère d'attraction parce qu'il avait trouvé dans ses traits toute la précision des formes géométriques; il lui exprimait sa passion en algèbre et résolut plus de vingt problèmes d'équation dans ses vers galants.

« Le malheureux ne s'en tint pas là. D'après un livre qui a été publié l'an passé

en Angleterre et dont on a donné un extrait dans la *Bibliothèque britannique* du mois de pluviôse dernier, il explique les caractères et les usages par les formules de la géométrie. Les lignes courbes, d'après l'auteur de l'ouvrage anglais intitulé *Form's influence*, annoncent infailliblement la galanterie et l'urbanité. En effet, lorsqu'un homme présente sa main à une femme en dansant le menuet, son bras trace une demi-courbe, et ce demi-cercle éveille l'idée de la politesse et de la galanterie la plus exquise. On pourrait objecter à ce système l'examen des bombes qui, en tombant sur une ville assiégée, décrivent une parabole et qui, on le sait, ne sont rien moins que polies; mais l'auteur d'un système n'y regarde pas de si près. Mon mathématicien ajoute toujours que, lorsqu'un homme fait un salut en entrant dans un salon, son corps forme une ligne courbe qui est le véritable type de la politesse; il conclut de là que nos jeunes gens d'aujourd'hui sont bien moins polis que ceux d'autrefois, car en entrant dans un cercle, ils se contentent d'incliner légèrement la tête, sans déployer les belles figures de la géométrie. Si les lignes courbes, les formes rondes, annoncent la bienveillance, les lignes droites sont du plus mauvais augure. Lorsqu'un spadassin veut donner un coup droit à son adversaire, lorsqu'un porte-faix veut donner un coup de poing à son camarade, il prend toujours la ligne droite, et la ligne droite est évidemment l'expression de la colère et de la brutalité. Ainsi tout s'explique par des lignes, tout est dans les mathématiques; il suffit d'avoir lu le cours de Bossut ou celui de Bezout... »

Michaud continue encore longtemps sur ce ton, s'en prend vivement à l'*Encyclopédie* et aux philosophes, aux géomètres et aux algébristes. Paye-t-on ses dettes plus *exactement*, dit-il, depuis qu'on se livre avec ardeur aux sciences *exactes*? etc. Bref,

« N'en déplaise aux mathématiciens, toutes les fois qu'il s'agit de littérature, je persiste à croire qu'il est plus convenable de parler français si cela est encore possible. » MICHAUD.

Avions-nous assez raison de le dire : Quelle nuance : les sciences, mais les lettres, les belles-lettres!

Cet état d'esprit persista avec tant d'âpreté que non seulement au *Journal des Débats*, mais encore dans les autres journaux de l'époque, lorsqu'il fallut cependant parler au public des découvertes qui commençaient à attirer l'attention, ce furent des littérateurs qui se chargèrent de la besogne. Et pourquoi pas? N'étaient-ils pas, de leur propre aveu, seuls en état de tenir une plume convenablement, de bien juger et de bien penser? Nous aurions mauvaise grâce, du reste, à ne pas reconnaître qu'ils mirent dans leurs descriptions un véritable talent. C'était le ton alors de critiquer facilement; l'éloge était rare et quelque peu ennuyeux; on n'était pas banal dans la maison. On voyait généralement très juste, d'ailleurs, et certaines critiques de 1800 conserveraient encore aujourd'hui toute leur justesse et toute leur force.

Les littérateurs et les historiens des *Débats* étaient loin d'être insensibles

à ce qui se passait autour d'eux, dans le domaine des grandes ou petites nouveautés scientifiques. Tout près du journal, dans la partie du cloître Saint-Germain-l'Auxerrois qui débouchait dans la rue des Prêtres, au n° 40, le physicien Charles exhibait en 1800 la *Femme invisible*. Était-ce le voisinage? Était-ce que la foule d'autrefois comme celle d'aujourd'hui prenait goût à ce genre de spectacle? Toujours est-il que les graves historiens du journal ne dédaignèrent pas de s'y intéresser. Le spectateur pénétrait dans une petite salle assez basse de plafond. Devant une fenêtre et en pleine lumière pendait, retenu par quatre chaînettes, un grand coffre en bois muni de vitres pour que l'œil pût plonger à l'intérieur. Du coffre sortait un porte-voix. On s'approchait du cornet acoustique et l'on posait une question. Aussitôt une voix sourde répondait. On présentait un objet près du coffre, et la voix disait : « Je vois l'objet. — Quel journal ai-je à la main? — Vous tenez le *Journal des Débats*. » Et cependant, à n'en pas douter, le coffre était bien vide et se balançait doucement au bout de ses quatre chaînettes. On se perdit longtemps en conjectures sur le secret de l'expérience, jusqu'au jour où un rival de Charles, peut-être le physicien Ingannati, révéla en quelques mots tout le mystère. La femme invisible l'était bien en effet, puisqu'elle était cachée dans une soupente au-dessus de la pièce où se trouvait le public. Elle pouvait mettre à l'oreille l'extrémité d'un tube acoustique, qui descendait dans la muraille et se terminait par un pavillon placé en face du coffre et le plus près possible du porte-voix; l'ouverture du pavillon était masquée par des ornements et des saillies dans le mur. La voix montait ainsi jusqu'à la soupente ou descendait jusqu'au coffre. Enfin un tout petit judas ménagé dans le plafond et dissimulé par l'agrafe d'une suspension de lampe permettait à la femme invisible d'apercevoir les objets qu'on approchait du porte-voix. Cette supercherie eut grand succès; mais, sans médire du passé, on fait positivement mieux aujourd'hui.

L'exemple qui précède appartient presque à l'histoire anecdotique du temps; mais on était tout aussi attentif à enregistrer les inventions. En voici une preuve intéressante. Dans le numéro du 2 frimaire an IX nous trouvons très bien détaillée la fameuse expérience de Fulton sur le premier bateau sous-marin.

« A Brest, ces jours derniers, on a fait l'essai d'une invention fort curieuse; on la nomme *bateau-poisson*. L'auteur s'appelle Fulton; c'est le même qui a établi à Paris le *Panorama*. Ce bateau consiste en une barque ordinaire dont le centre est très bombé et la carène plate, avec une ouverture dans le milieu de la base pour poser une pompe aspirante qui le fait couler à fond. Dans l'une des extrémités est

une pompe foulante à l'aide de laquelle il remonte sur l'eau. Au derrière du bâtiment est une espèce de gouvernail qui le dirige quand il est sur l'eau. Sur le bateau, qui est fermé comme une boîte, est une espèce de cône ou de capot qui sert de porte pour entrer dans l'intérieur. Ce cône est fait comme les lanternes que l'on construit au haut des escaliers circulaires pour y faire entrer le jour. Ce cône est garni de plusieurs glaces mastiquées; elles portent le jour dans le bateau au fond duquel est une glace qui reflète les objets. De cette manière on voit sous l'eau sans éprouver le besoin de remonter. Avec ce bateau, l'inventeur va incendier, sans qu'on le voie, des objets placés à une grande distance. On avait attaché des fascines goudronnées au bout de la jetée. Le *bateau-poisson* a plongé, et au bout d'une demi-heure on a vu les fascines s'embraser. M. Fulton ne laisse entrer personne dans l'intérieur de son bateau. Il a aussi inventé des flèches ou lances qu'il fixe dans le bâtiment qu'il veut incendier et auquel il veut s'attacher quelque temps. Le ministre avait envoyé un ingénieur pour prendre connaissance du procédé; mais M. Fulton a refusé de développer ses moyens, parce qu'il craint qu'on ne lui enlève le mérite et le prix de son invention, avant qu'il l'ait portée au degré de perfection qu'il veut lui donner. »

L'expérience de Brest de l'an IX, c'était déjà en germe l'expérience tout actuelle des torpilles et des bateaux sous-marins de nos ingénieurs.

A peu près en même temps les colonnes du journal se font l'écho d'une grande découverte dont on parle déjà beaucoup en Angleterre. Vaccin, vaccination, Jenner, ces trois mots reviennent sans cesse à quelques jours d'intervalle. Les premiers essais d'Édouard Jenner datent de 1776; mais ils ne furent entièrement rendus publics qu'en 1798. Et à Paris on ne s'en inquiéta guère qu'en 1800. On fit une souscription pour faire venir et du vaccin et un médecin anglais; on plaça cent cinquante actions de vingt-quatre francs. Le citoyen Liancourt, c'est-à-dire le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, et Thouret ne ménagèrent ni leur temps ni leurs efforts pour introduire la vaccine en France. Il se fonda sous leur patronage un comité de propagation; à côté se constitua vite aussi un comité de résistance. Au fond, l'opération était-elle bien inoffensive? Il arrivait de Londres des nouvelles si contradictoires! Dès 1800 commence la grande querelle, qui n'a pas encore pris fin, si l'on veut, entre les vaccinateurs et les antivaccinateurs. On multiplia cependant les essais à Paris. Les premiers rédacteurs des *Débats* plaident sagement l'expectative.

C'est aussi l'époque où l'on annonçait avec grande réserve qu'un ingénieur du nom de Lebon avait en tête la singulière pensée de supprimer l'huile et les quinquets, et d'éclairer les rues et les maisons avec un gaz extrait du bois, de l'huile ou du goudron. L'inventeur n'était pas du tout le premier venu; il était ingénieur des ponts et chaussées, et, le 21 septembre 1799, il avait pris un brevet d'invention « pour de nouveaux moyens d'employer les combustibles plus utilement, soit pour le chauffage, soit pour la lumière,

et de recueillir de nouveaux produits ». Le gouvernement concéda à Lebon un petit bois de pins près du Havre, où il distilla à son aise le goudron et fit des expériences très remarquables. Mais Lebon, appelé à Paris pour les fêtes du sacre de Napoléon, mourut subitement. Il avait seulement trente-cinq ans. Le gaz d'éclairage ne devait nous revenir en France qu'en 1818, après avoir passé par le pays de la houille, par l'Angleterre.

Aussi bien, du reste, un journal bien fait devant mentionner tous les événements survenus, il va de soi qu'en parcourant la collection, on assisterait à l'enfantement au jour le jour de toutes les grandes découvertes ou inventions du siècle. Rien n'est si curieux que de suivre ainsi pas à pas, prise sur le vif, l'histoire de la science.

La science pure, malgré les préjugés que l'on se complaisait à dresser contre elle, avait aussi sa petite place dans les colonnes serrées du journal. On reproduisait le rapport de Biot sur la pierre tombée du ciel à Laigle. Jusque-là on n'avait pas ajouté foi à ces racontars; des pierres tombées du ciel, quelle naïveté! Mais cette fois il fallut se rendre à l'évidence. Il nous venait certainement de l'espace de gros projectiles et quelquefois une véritable pluie de pierres. On discourait tout aussi bien sur les aurores boréales. Malte-Brun lui-même nous initie à la nouvelle théorie du professeur Liber; théorie bien oubliée aujourd'hui et qu'il est inutile de faire revivre. Saint-Victor, le traducteur d'Anacréon, publiait un grand article sur l'organisation de la médecine; il est vrai qu'il le signait modestement P. Il y avait aussi un Z. dont la personnalité m'échappe encore, mais qui devait évidemment être un littérateur profond; il a écrit d'abondance un article magistral sur les progrès de la science.

La rédaction littéraire serrait ses rangs. Cependant un beau matin, le 8 novembre 1804, parut une note signée Lalande. C'était bien à l'astronomie à forcer les portes de la maison. Le Français de Lalande jouissait d'une certaine célébrité. Il avait été nommé astronome à vingt ans. Il avait déjà beaucoup écrit, notamment à l'*Encyclopédie*. Il avait même collaboré au *Journal de Paris*; mais enfin ce n'était qu'un astronome, le premier, en ce temps-là, des astronomes français; on l'accueillit pourtant. Jusqu'à sa mort, en 1807, il envoya irrégulièrement, mais constamment, de petits articles au *Journal des Débats* sur des sujets d'astronomie ou de mathématiques; il avait alors soixante-douze ans. Un jour, le journal inséra dans un très petit coin quelques lignes sur un livre ayant pour titre: *L'arithmétique développée par un enfant*. Le surlendemain parait une lettre de Lalande: « Vous n'y avez rien compris; vous parlez de cet ouvrage comme d'un enfantillage; mais c'est un livre des plus remarquables et l'un des

meilleurs que l'on puisse écrire pour faire comprendre l'arithmétique. Laissez-moi insister sur sa valeur et sur sa grande portée, etc... » Et les littérateurs de la maison reçurent sur les doigts; mais la direction entendait que la liberté de penser fût respectée même chez les savants.

Cependant au coin du feu, dans ce grand salon de la rédaction qui est resté, aujourd'hui, à peu près ce qu'il était jadis, que de jolis mots sur Lalande, que d'anecdotes, que de boutades! On ne ménagea pas l'auteur du grand *Traité d'astronomie* de 1764; on oublia qu'il avait brillé en rhétorique et que, sans l'éclipse de 1748, il aurait peut-être fait la gloire du barreau. On ne se rappela que sa légèreté, proverbiale du reste, et son amour du bruit. On n'avait pas encore inventé le mot « réclame ». — « Je suis toile cirée pour les injures, écrivait Lalande, et éponge pour les louanges. » — Il était si avide de popularité, que lui, le grand astronome, le professeur du Collège de France, il alla jusqu'à s'installer la nuit sur le pont Neuf avec un télescope pour montrer les étoiles aux passants; il fit même annoncer dans les journaux qu'il allait se rendre en ballon à un congrès de savants, à Gotha.

Une singulière affaire lui tomba un jour sur les bras. On savourait l'anecdote aux *Débats*, bien qu'elle datât de vingt-cinq ans. Il avait préparé pour une lecture publique à l'Académie des sciences un mémoire sur les comètes; une circonstance imprévue l'empêcha de le communiquer. Le public, on ne sait pourquoi, s'imagina que Lalande devait ce jour-là prédire la destruction de notre planète. L'émotion fut immense et telle, que le lieutenant de police exigea communication du mémoire. On n'y trouva rien d'alarmant, et le lieutenant de police ordonna sa publication. Alors le public resta persuadé que l'on avait obligé Lalande à changer le texte de son manuscrit. Et pendant de longs mois on le poursuivit dans la rue. « Hé, monsieur de Lalande, dites-nous la vérité; quand la fin du monde? »

Lalande était véhément, on l'a vu par son petit article sur l'arithmétique aux *Débats*; il était coutumier du fait. Il attaqua si vivement un jour, dans un pamphlet injuste, Cassini de Thury, que l'Académie des sciences lui fit sentir sa mauvaise humeur; il fut sur le point de s'expatrier. Bernardin de Saint-Pierre s'avisait d'avancer que la terre était très allongée dans le sens des pôles, et que le flux et le reflux de la mer étaient simplement dus à la fonte des neiges. Lalande tourna en ridicule cette idée bizarre et s'en moqua à plusieurs reprises; Bernardin de Saint-Pierre riposta et attaqua avec violence l'astronome dans la préface de la *Chaumière indienne*. La querelle s'envenima, et sans Delambre, qui parvint à l'apaiser, de part et d'autre on en fut venu aux mains.

On se redisait tout cela sous le manteau de la cheminée quand les petites notices de Lalande arrivaient au journal. Elles avaient bien leur intérêt, ces petites notices, puisqu'on les publiait, mais la rédaction littéraire avait aussi son franc parler, et sans doute elle avait encore sur le cœur la leçon d'arithmétique de l'astronome, car au lendemain d'une nouvelle notice dans laquelle brillait toute la science de l'académicien, parurent sur Lalande quelques lignes vraiment tout à fait indépendantes. On annonçait la publication de l'*Annuaire* de M. de Lalande extrait de la *Connaissance des temps*, ouvrage officiel en quelque sorte, dont la rédaction lui avait été confiée.

« L'*Annuaire* de 1806 est rempli par des additions assez singulières. On y trouve des canons chronologiques dignes de figurer dans Mathieu Laensberg. Ainsi on lit : « An 1480 avant l'ère vulgaire, Moïse arrête le soleil près de Gaboon » : on pourrait croire à une erreur; mais point du tout, il spécifie : « An 1451, mort de Moïse. » Ainsi M. de Lalande, qui n'a point la réputation de croire aux miracles, non seulement fait arrêter le soleil par Moïse, mais il le lui fait arrêter trente ans après sa mort. Nous ne relèverons pas les anachronismes multiples, les renseignements faux et même ridicules dont l'histoire des Juifs est pleine, dans cet abrégé de chronologie que M. de Lalande nous annonce avoir rédigé pour son agrément et celui de ses lecteurs.

« L'article suivant est, en effet, fort gai. « An 1193 : mort de Saladin, empereur et philosophe en Espagne. » Saladin était-il philosophe seulement en Espagne? Ou Saladin est-il mort en Espagne? C'est cette dernière version qu'il faut adopter, malgré l'amphigouri de M. de Lalande, car son ignorance passe les bornes. Le plus petit écolier sait que Saladin ne mit pas les pieds en Espagne et qu'il mourut à Damas, en Syrie. Avant d'expirer, ce conquérant dit à un de ses officiers : « Va, mon ami, prends ce vieux linge, mets-le au bout de ta lance et crie dans les rues de Damas : — Voilà ce que le grand Saladin, conquérant de l'Orient, emporte avec lui dans l'autre monde! » Saladin serait bien étonné d'emporter dans l'autre monde le titre de philosophe, lui qui fut si dévot musulman. — « An 1572 : massacre de la Saint-Barthélemy, 30 ou 60 mille protestants. » Bien que la différence soit grande, il est possible qu'elle ne l'ait pas paru à M. de Lalande, qui, dans l'article de la population de l'Europe, met 333 millions d'âmes ou 27 millions d'âmes.

« On ne reprocherait pas à M. de Lalande l'oubli des faits les plus répandus si quelquefois il n'y mettait un peu de malice. Par exemple, il parle de l'établissement du Collège royal, dont il était membre, et ne dit pas un mot de l'Université, qui a cependant une tout autre importance. Il rapporte l'histoire de l'Académie des sciences, qui s'applaudit de l'avoir dans son sein, et se garde de rappeler celle de l'Académie des lettres, où ses connaissances en histoire et en littérature ne lui laissent pas l'espérance d'être reçu. »

Bien que ce petit « morceau littéraire », selon l'expression du temps, ne fut signé ni d'un Y ni d'un P, on peut cependant soupçonner Malte-Brun ou Dussault d'avoir envoyé cette volée de bois vert au savant. Lalande ne répondit pas, n'envoya plus de petites notes, pour de bonnes raisons peut-être : il tomba malade et s'éteignit quelques mois plus tard.

Il est un fait digne de remarque : dans tous les journaux et pendant de très longues années, ce furent les médecins qui eurent en quelque sorte le monopole des articles scientifiques. Les médecins portaient cravate blanche, discouaient beaucoup, parlaient même en latin dans le monde; c'étaient des lettrés. D'ailleurs, un médecin est cru comme parole d'Évangile. La porte de la maison, entre-bâillée par Lalande, devait naturellement s'ouvrir pour un médecin. Pariset, qui devait plus tard devenir secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine et se faire apprécier du public mondain par ses éloges historiques, avait alors trente-sept ans; il publia de loin en très loin quelques articles, de 1807 à 1814, époque à laquelle il fut nommé médecin de Bicêtre. Il apposa modestement au bas de ses articles la lettre N. Mais en réalité, tous les articles un peu marquants pendant toute cette période furent réservés aux critiques ordinaires du *Journal des Débats*. La phrénologie avait alors la vogue : on ne parlait que de Gall et de son système. Hoffman, l'auteur des *Rendez-vous bourgeois*, se chargea de Gall; il y consacra plus de douze articles; Pariset, un tout petit et comme par aventure. Hoffman aussi eut la spécialité de Mesmer, de Puységur, de Cagliostro; s'il avait vécu en 1852, il eût eu la spécialité des tables tournantes. Hoffman n'avait cependant rien de commun avec l'auteur des *Contes fantastiques*. C'est Y. qui parlait des maladies de cœur de Corvisart. Malte-Brun philosophait sur Cuvier. Ainsi le voulait la tradition. Aussi bien ces articles étaient pleins de verve, d'entrain et de finesse. Il faut voir comment Hoffman accueillit la craniologie du docteur Gall. Vers son neuvième article seulement, il s'adoucit un peu et consentit à déclarer qu'au fond il y avait sans doute quelque chose de sérieux dans les idées du docteur allemand; mais au début :

« Il y a un proverbe qui dit : Grosse tête, peu de sens; l'Académie a consacré le proverbe dans son dictionnaire. Quelques grands hommes ont eu un cerveau très volumineux, mais en cherchant bien, peut-être en trouverait-on aussi qui ont eu la tête petite. Périclès, qui gouverna vingt ans la République d'Athènes avec tant de succès et d'éclat, l'avait fort grosse; il paraît même que sa tête avait la forme d'un oignon, car Plutarque rapporte que les Athéniens l'appelaient « Tête d'oignon », pour se moquer apparemment de la forme du crâne. Quoi qu'il en soit, si l'on peut apercevoir dans ces idées quelque germe du système inventé par le docteur Gall, c'est un germe bien enveloppé et bien confus, et la gloire d'une telle découverte reste tout entière à l'illustre docteur. »

Mais allons plus vite. Notons toutefois en passant une innovation petite, mais caractéristique. Pour la première fois, le 11 septembre 1811, le *Journal des Débats* insère les indications du thermomètre de l'ingénieur Chevalier. A dater de ce jour, on acheta beaucoup de thermomètres.

1816. Toujours les littérateurs! Charles Nodier, que l'on n'attendait guère en cette affaire, se mêle d'écrire... sur les bateaux à vapeur. Nodier avait du reste un faible pour les inventions nouvelles, car nous retrouvons de lui un peu plus tard, en collaboration avec Amédée Pichot, une brochure sur l'éclairage au gaz : *Essai sur le gaz hydrogène* (1823). Deux compagnies allaient se disputer le cours de la Seine et se ruiner; aidé par le comte d'Artois, le marquis de Jouffroy venait enfin de terminer à Bercy son bateau le *Charles-Philippe*. Pour satisfaire la curiosité des lecteurs, Frédéric Royou publiait, le 28 mars, un long article sur la navigation à vapeur. Il se moquait un peu du *Charles-Philippe*; il comparait l'œuvre de Jouffroy à celle de Fulton, et paraissait attribuer l'honneur de l'invention à Fulton, dont les nombreux bateaux, depuis 1807, sillonnaient les rivières d'Amérique. Charles Nodier ne l'entendait pas ainsi, et le 4 avril il répliquait vertement : « Petit, petit bateau que celui de M. de Jouffroy, soit! Mais le petit bateau allait sur l'eau dès 1772, tandis que le bateau de dix pieds de plus de Fulton attendait 1802. L'invention est française. » Le journal se garda bien de donner raison à Nodier ou à Royou; seulement Biot consacrait, quelques jours plus tard, un article aux bateaux à vapeur dans le premier numéro du *Journal des savants*. On reproduisit cette étude, qui serait bien amusante à reproduire encore. Biot, le grand physicien, entre choses curieuses, établissait nettement que le fret de Paris à Rouen par les bateaux à vapeur coûterait toujours bien plus cher que le halage avec les chevaux. Biot paraît avoir pressenti l'avenir des bateaux à vapeur, un peu comme quelques années plus tard Arago a caractérisé l'avenir des chemins de fer. Rien ne dérouta les esprits exacts comme la nouveauté.

1817-1826. Encore les littérateurs. Hoffman tient la plume; il parle de tout et sur tout; il écrit sur l'aérostation, il écrit sur le croup, et d'abondance. Une fois, le 7 novembre 1826, Dupuytren, qui avait soigné mademoiselle Bertin et dont la maison était presque contiguë à celle des *Débats*, publie un bon article nécrologique sur Pinel. Accidentellement, le 3 juin 1823, parut un premier compte rendu d'une séance publique de l'Académie des sciences; de même, le 29 octobre 1826, un premier compte rendu de la séance publique de l'Académie de médecine : comptes rendus anonymes. On s'y extasiait littéralement sur le grand intérêt de ces réunions; le public y prenait goût; on s'étouffait dans l'hémicycle, etc.; il convenait de s'en occuper désormais. On avait bien autre chose à dire vraiment, et l'on en resta aux bonnes intentions.

II

Cependant, en 1829, la rédaction s'était très modifiée. Les lettrés intrinsèques de la première heure n'étaient plus là. Dussault était mort en 1824. Malte-Brun venait de mourir. Les idées avaient changé. Les grandes découvertes, qui se multipliaient, étaient annoncées avec éclat à l'Académie des sciences, et le public réclamait des détails. Il fallut bien reconnaître qu'il était devenu indispensable de s'adjoindre un spécialiste. On le choisit jeune, actif et plein de bon vouloir. Ce fut Alfred Donné, grand ami de M. de Sacy, dont il devait un peu plus tard épouser une des nièces. Donné n'avait pas encore terminé ses études médicales quand il débuta aux *Débats*, le 16 mars 1829. Pour tout confesser, il y avait une petite pointe de pédantisme dans les articles scientifiques des anciens littérateurs du journal; en revanche, il s'y montrait peu d'indulgence : question d'âge peut-être, l'âge de la goutte et des rhumatismes. Donné, tout jeune, d'humeur très égale, enjouée même, se contenta d'être simple, clair et très bienveillant. Puis il eut le bon esprit de moins critiquer et de dire davantage, de laisser dans l'ombre les sujets trop arides et de développer les questions d'ordre général. Il se rappela que son premier devoir était d'écrire pour tout le monde. Il réussit, s'attira de vives sympathies, et il eut de nombreux lecteurs. Alfred Donné occupa une large place dans l'histoire du journal. Non seulement il envoya ses comptes rendus de l'Académie avec une grande régularité, mais il écrivit à la troisième page des articles, qui furent remarqués, sur les découvertes du jour, sur l'hygiène, sur ses propres travaux et sur ses voyages en France et à l'étranger. Il les publia jusqu'en 1870; on peut dire qu'il resta attaché à la rédaction jusqu'à sa mort. En somme, pendant près de quarante ans, Donné est resté rédacteur assidu du journal. Il aimait les *Débats*, et d'ailleurs ses meilleures affections se trouvaient réunies rue des Prêtres.

Sa famille l'avait destiné au barreau; il était né à Noyon en 1801; il n'avait pas quinze ans qu'on lui répétait à tout instant quand il parlait trop : « Tu seras avocat. » Et à vingt ans on l'envoya à Paris faire son droit. Mais, à vingt-cinq ans, Donné échangea l'École de droit pour l'École de médecine. Dès 1829, au moment où il entra aux *Débats*, il était déjà chef de clinique à la Charité, et il était reçu docteur en 1831. Ses recherches sur la composition des liquides du corps humain, sur les caractères chimiques de la salive considérés comme diagnostic dans quelques affections de l'estomac, sur les courants électriques des corps organiques, sur les générations

spontanées, etc., sont empreintes d'une véritable originalité. Tout le monde se rappelle ses longues et patientes études micrographiques; il mit le microscope en vogue et contribua ainsi pour sa part à ouvrir à la physiologie et à la médecine cette voie féconde qui a conduit dans ces dernières années à des découvertes si retentissantes. Encore aujourd'hui on peut lire non sans intérêt le *Cours de microscopie complémentaire des études médicales* d'Alfred Donné, dont la première édition parut en 1844¹. Personne comme lui n'étudia le lait et l'allaitement. Ses *Conseils aux mères de famille* sont restés classiques. Il précisa la composition du lait; il chercha aussi à mettre le public en garde contre les falsifications et surtout contre le mouillage. C'est au docteur Donné que l'on doit le *lactoscope*, petit instrument de contrôle ni meilleur ni plus mauvais, à la vérité, que ceux qui ont été imaginés depuis. M. Donné fut, et avec raison, grand partisan de la diète lactée. Il remit sur pied avec le lait beaucoup de gens que l'on croyait condamnés. Un des fils de Saint-Marc Girardin était extrêmement malade. Saint-Marc Girardin rencontra Donné aux *Débats*, et le mit au courant. « Je vais chez vous », fit-il très ému. Huit jours plus tard l'enfant était sauvé. Cette cure heureuse fit du bruit; elle en provoqua une autre qui eut encore plus de retentissement.

Le comte de Paris, âgé alors de deux ans, venait d'être atteint d'une affection qui résistait aux traitements de tous les grands médecins; on le croyait perdu, lorsque M. Saint-Marc Girardin fit part au duc d'Orléans de la guérison inespérée de son fils. On appela aussitôt le docteur Donné aux Tuileries. Le régime lacté fit encore une fois merveille. Au bout d'une semaine, le comte de Paris entra en convalescence.

La réputation de Donné grandit avec ce nouveau succès. Quelque temps après, il fut désigné pour occuper les fonctions d'inspecteur général de la médecine; non pas, comme on l'a écrit souvent, sur la demande expresse des Tuileries; il dut cette haute situation surtout à sa valeur personnelle, à son caractère et à l'influence du journal de M. Bertin.

Beaucoup de ses articles des *Débats* méritaient d'être conservés. Sa description de la maison de Robert Houdin fit le tour de l'Europe. On lui demanda de faire un choix et d'en réunir un certain nombre en volumes; il s'y décida non sans scrupule, car il écrivait à son éditeur: « Je ne suis guère partisan de ces compositions formées d'articles détachés sur des objets divers, destinées à la lecture éphémère d'un journal. A moins d'être un penseur et un écrivain de premier ordre, une Sainte-Beuve

¹ La deuxième édition fut publiée en 1845, en collaboration avec Foucault. Atlas du cours exécuté d'après nature au microscope daguerréotype.

ou un Sacy, un Saint-Marc Girardin ou un Cuvillier-Fleury, un Taine ou un Théophile Gautier, ces collections n'offrent qu'un léger bagage peu digne de la gravité d'un livre. Or je suis loin de me mettre au rang de ces écrivains distingués, et je ne prétendrais pas à une durée sérieuse pour mon œuvre si elle était purement littéraire; j'espère qu'elle se sauvera par le côté scientifique et pratique. » Son *Hygiène des gens du monde*, parue en 1870, eut autant de succès que ses *Conseils aux mères*, publiés l'année précédente.

Alfred Donné fut destitué en 1848 de ses fonctions d'inspecteur général de la médecine, mais il fut nommé quelque temps plus tard recteur à Strasbourg, poste qu'il conserva deux ans; il passa à Montpellier, où il resta pendant dix-neuf ans. Son départ ne fut pas volontaire; il dut céder au décret de M. Batbie, qui fixait la retraite des recteurs à soixante-dix ans.

Dès 1840, il était devenu impossible à Donné, très occupé et souvent retenu loin de Paris par ses nouvelles fonctions, de rédiger ses comptes rendus académiques. Il y eut même une lacune regrettable dans la rédaction scientifique du journal pendant plusieurs années. En 1845, Libri, le comte Libri Caruccio della Sommaia (Guillaume-Brutus-Julien-Timoléon), qui se glissait partout, qui avait grand renom, venait d'obtenir la chaire d'analyse mathématique à la Faculté des sciences. Il ambitionnait le feuilleton scientifique du *Journal des Débats*. Donné avait désigné son successeur; ce n'était pas Libri. Mais le professeur en Sorbonne insista. Le mouvement scientifique, disait-il, n'était pas concentré uniquement à l'Académie; il prenait aussi une grande extension dans les sociétés savantes; le moment était venu de faire la part plus large aux sciences dans le journalisme quotidien. Et de fait, le 23 mai 1845, Libri publiait la première « Revue scientifique » du *Journal des Débats*.

« L'importance toujours croissante que les sciences ont acquise dans les sociétés modernes, soit par les intérêts si divers et si puissants qui se rattachent aux applications industrielles, soit par l'éclat et la gloire que ces mêmes sciences font rejaillir sur les nations qui les cultivent avec le plus de succès, tend à leur assurer une place de plus en plus considérable dans les organes de la presse périodique. Autrefois les journaux se seraient gardés de toucher à des sujets trop élevés; peu à peu ils se hasardent à faire quelques excursions sur ce terrain réservé. L'intérêt que le public prête à ces tentatives les rendit plus fréquentes, et comme l'Académie venait d'ouvrir ses portes au public, il arriva que l'on fut conduit à traiter des questions qui passaient pour n'intéresser que les adeptes... On peut affirmer que nul ne s'est acquitté de cette tâche avec plus d'impartialité et de talent que le savant médecin qui, chargé depuis peu des fonctions d'inspecteur général des Écoles de médecine, a dû, en s'absentant de Paris, remettre dans d'autres mains une rédaction dans laquelle il était plus facile de lui succéder que de le remplacer. »

Et Libri annonce que l'on élargit le cadre de la rédaction; désormais on publiera une « Revue scientifique » et un « compte rendu de l'Académie des sciences ». Son premier article est long, pompeux, un peu lourd: c'est un feuilleton-programme. Cependant il croit intéresser le public en racontant à la fin les étonnantes facultés d'un jeune mathématicien prodige, le petit Prolongean. Le 9 juillet, seconde « Revue scientifique », cette fois précédée d'un sommaire. On pouvait supposer que Libri traiterait avec ampleur une des nombreuses questions à l'ordre du jour. Point. Voici son sommaire :

« Les instituteurs primaires. — M. de Lespinasse et le Collège de France. — Qu'y a-t-il à faire? — M. Francoeur. — Nouvelle édition des œuvres de Fermat. — M. Desperous est envoyé à Vienne pour étudier les manuscrits de Fermat qui se trouvent à la Bibliothèque nationale. »

Troisième revue scientifique.... Non; elle ne vint pas; c'était fini; la tentative avait avorté. L'année suivante, Libri fit paraître, le 21 mai, un article sur les travaux de Monge; le 21 octobre, un article sur la nouvelle planète de U. Le Verrier, et son nom disparut, comme l'homme devait disparaître lui-même quelques années plus tard, malgré les efforts impuissants de Mérimée. Libri n'est mort à Londres qu'en 1869.

Le candidat de Donné, son véritable successeur au feuilleton des *Débats*, ce fut son jeune élève et ami Léon Foucault, alors tout à fait inconnu. Comme l'avait annoncé Libri, cinq jours après sa Revue, parut, le 28 mai 1845, le premier compte rendu de l'Académie signé Léon Foucault. Il était tout entier consacré à la télégraphie électrique; on venait en effet d'établir le premier télégraphe de Paris à Rouen.

« Un jour, raconte Alfred Donné, je venais de terminer ma leçon et je vis s'approcher de moi un tout jeune homme qui suivait mon cours de micrographie avec assiduité: « Monsieur, me dit-il, vous avez dit que telle chose se passait ainsi, je crois que ce n'est pas exact. » J'étais tenté de trouver la remarque impertinente; mais comme elle paraissait juste, je la pris du bon côté. — « Vous vous occupez donc de micrographie? » lui répondis-je, et je le priai de s'expliquer. » Foucault avait alors dix-neuf ans¹. Ainsi commencèrent des relations qui devaient durer jusqu'à la mort de Foucault. L'élève accepta avec empressement d'être le préparateur de Donné et travailla avec lui: c'est alors qu'il combina le microscope daguerréotype avec le microscope photoélectrique. Tout enfant, Foucault était habile de ses mains; il réalisa toujours lui-même ce que son esprit inventif

¹ *Journal des Débats*, 1^{er} mars 1868. *Nécrologie de Foucault*, par A. Donné.

concevait. Excellent expérimentateur, il fournit à Donné dès le début de nombreuses preuves de sa dextérité manuelle.

Le père de Foucault, éditeur estimé de la belle collection des *Mémoires de l'Histoire de France*, s'était retiré à Nantes avec une modeste fortune. Le jeune Léon y suivit les classes d'une petite école. Sa mère, devenue veuve, le ramena à Paris à l'âge de dix ans. On le mit à Stanislas, où il ne fit rien; on lui donna un précepteur, et il travailla comme il le voulut. Il passait une grande partie de son temps à combiner des mécanismes; sa dextérité de main fit penser à sa mère qu'il pourrait faire un excellent chirurgien, et elle l'engagea à le devenir. Le jeune homme, sans grande vocation, commença ses études médicales. M. J. Bertrand, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, s'exprime ainsi sur le compte de Foucault, qu'il prit de bonne heure en haute estime et en grande affection¹:

« Il apprenait en inventant, il consultait la science suivant ses besoins et dans la mesure du nécessaire seulement; bien souvent, au début d'une recherche nouvelle, il avait recours à l'érudition de ses amis, et, en se faisant enseigner sans aucun embarras les premiers éléments d'une théorie classique, il prenait l'indication des ouvrages à consulter. Quelques mois après, ceux qu'il avait surpris par l'absence des notions élémentaires dans nos écoles le retrouvaient riche d'une invention ingénieuse et brillante, prêt à en discuter les conséquences et les principes, aussi bien préparé à tenir tête aux savants qu'à éclairer les ignorants. Léon Foucault ne fut élève d'aucune école; les études classiques semblaient dans son enfance trop fatigantes pour son esprit rêveur; il fut un écolier médiocre, et jugea nécessaire, à la fin de ses études, de se faire aider par un répétiteur pour préparer l'examen du baccalauréat...

« Le docteur Donné le présenta, dès l'année 1845, comme son successeur à la rédaction scientifique du *Journal des Débats*; Foucault avait alors vingt-six ans. La tâche, périlleuse à plus d'un titre, exigeait beaucoup de science, et Foucault se proposait d'en acquérir, beaucoup de prudence en même temps et de sens critique; il y mêla beaucoup de hardiesse. Toujours attentif à ne pas se compromettre par des jugements erronés ou douteux, ses appréciations n'avaient rien de banal. Entre tant de travaux non moins différents par le but que par la méthode, il marquait nettement ses préférences, non sans quelque dédain pour la science, si élevée qu'elle fût, quand elle se déployait sans résultat immédiat et précis. Malgré l'importance croissante de ses propres travaux, il n'abandonna jamais cette tâche qu'il aimait et dans laquelle la franchise de ses jugements, toujours pleins cependant de convenance et de courtoisie, a éveillé plus d'une rancune et par là peut-être retardé ses succès... »

Foucault était tout l'opposé de son prédécesseur. Autant Donné était aimable, gai, remuant, homme du monde, causeur agréable, autant Fou-

¹ *Recueil des travaux scientifiques de M. Léon Foucault*, publié par madame veuve Foucault, sa mère. Notice de M. Bertrand, 1878. Consulter aussi l'*Éloge de Léon Foucault* par J. Bertrand. Séance publique de l'Académie, 2 février 1882.

cault était réservé, froid et taciturne. L'un était tout en dehors, l'autre tout en dedans. Petit, malingre, chétif, son premier aspect ne prévenait guère en sa faveur; il était cependant très accueillant pour ceux qu'il connaissait et d'une amitié très sûre. Donné a dit de lui : « Foucault n'était pas ce que l'on peut appeler aimable; il n'avait aucune affabilité, aucune souplesse de caractère. Je l'emmenais quelquefois passer quelques semaines dans ma propriété de Picardie. Ma famille le trouvait souvent désagréable, agaçant même; non qu'il se fâchât quand on lui reprochait certaines habitudes peu mondaines, mais parce qu'il soutenait son opinion avec un calme, un ton froid et glacial qui mettaient ses interlocuteurs hors d'eux-mêmes¹. »

Il faut bien dire que Foucault fut un peu dans ses feuilletons ce qu'il était dans la vie privée. Son style était froid, un peu sec; il exposait nettement, facilement, mais ses descriptions manquaient de mouvement et d'éclat; elles étaient sans attrait. Il n'eut point le souci de faire aimer la science et de lui attirer des adeptes. Il écrivait avant tout pour un petit cercle, pour son monde et pour l'Académie. Il commençait le plus souvent un feuilleton comme il eût débuté dans un cours, oubliant un peu trop qu'il devait s'adresser à un public non préparé; il ne posséda pas le secret de provoquer chez le lecteur l'intérêt et la curiosité. Ses facultés étaient ailleurs. Il se montra néanmoins plus d'une fois spirituel; ses comptes rendus ne manquaient pas de piquant: il critiqua souvent et avec un certain plaisir. Ses critiques étaient justes, et l'événement lui donna plus d'une fois raison. Son feuilleton parut d'abord régulièrement tous les quinze jours, et dans le monde de la science on y prêta grande attention.

En 1853, le 29 mai, l'Académie refusa de laisser consulter les pièces communiquées pendant la séance. C'est avec ces documents que Foucault rédigeait ses comptes rendus. Il ne cacha pas son mécontentement, et à la première page des *Débats* il inséra un article qui fait honneur à son indépendance.

« L'Académie des sciences vient de prendre envers les rédacteurs de journaux, et par suite à l'égard du public, une mesure des plus rigoureuses. Il y a quelque vingt ans, la savante compagnie s'aperçut qu'il ne lui suffisait plus de philosopher à huis clos; elle résolut d'ouvrir ses portes, afin de donner à la science un éclat et un retentissement qui ne pouvaient manquer de contribuer à l'illustration de ses membres. Pour étendre plus largement sa voile au vent de la publicité, elle accorda aux rédacteurs de journaux une tribune, un exemplaire de ses comptes rendus officiels et de plus la faculté bien plus précieuse encore de consulter les Mémoires qui font l'objet de ses lectures et ses communications hebdomadaires... Aujourd'hui, elle ne parle pas encore de refermer ses portes, mais elle se refuse à mettre à notre

¹ *Journal des Débats. Nécrologie de Foucault*, par Donné, 1^{er} mars 1868.

disposition les pièces envoyées par les auteurs; qu'un renseignement important échappe, que l'on hésite sur un chiffre, sur l'orthographe d'un nom propre, et il faudra attendre à huitaine, au risque souvent de ne pas trouver les renseignements strictement nécessaires à l'intelligence du sujet. La décision de l'Académie aura souvent pour effet de faire rentrer dans la nuit des idées, des travaux qui, une fois écartés par les secrétaires perpétuels, ne trouveront même plus à se réfugier comme par le passé dans nos humbles comptes rendus. Nous n'essayerons même pas de discuter les motifs qui ont pu porter l'Académie à traiter en ennemis ceux qui, depuis un quart de siècle, n'ont cessé de la servir dans la mesure de leurs faibles moyens. La décision qui voue à un éternel oubli les pièces négligées en séance a été adoptée en comité secret. Du reste, l'auteur d'une pareille motion n'a pas été assez fier de son œuvre pour désirer se laisser connaître. Nous pourrions bien affirmer que ce n'est pas M. Tel ou Tel; mais nous n'aurons garde de poursuivre ce genre d'examen, tant nous craignons de tomber par voie d'exclusion sur quelque nom illustre ou vénéré. » LÉON FOUCAULT.

Les comptes rendus continuèrent à paraître, mais moins régulièrement et à plus longs intervalles. D'ailleurs, Foucault était de plus en plus absorbé par ses travaux. Assez à l'aise pour être à l'abri des nécessités de la vie, il put consacrer tout son temps à ses recherches, d'abord en collaboration avec M. Fizeau, ensuite seul, se sentant assez fort pour ne plus partager avec personne l'honneur et la gloire de ses œuvres. C'est la célèbre expérience du Panthéon qui rendit réellement le nom de Foucault populaire et le fit connaître dans le monde entier. J'étais encore sur les bancs du collège, et comme tous les curieux j'allais au Panthéon; je vois encore suspendu sous le grand dôme l'immense pendule de Foucault oscillant lentement dans l'espace. La masse fixée au bout d'un fil avait une pointe, et cette pointe, à chaque oscillation, venait marquer sa trace sur deux petits tas de sable disposés aux extrémités de la course du pendule. Un pendule libre oscille toujours dans le même plan et marque une ligne invariable. « Si le plan dévie, dit Foucault, nous concluons, en présence de ce plan qui ne doit pas tourner, que c'est nous qui tournons en sens contraire. Nous serons obligés de redresser par le raisonnement le témoignage de nos sens. » Et de fait on voyait la trace marquée sur le sable par le pendule se déplacer en sens inverse du mouvement de la terre. Foucault consacra un très bel article, le 31 mars 1851, à cette démonstration expérimentale du mouvement de rotation de la terre.

Ce ne fut là qu'un début pour le jeune physicien; les expériences et les travaux se multiplièrent. On en connaît la liste très nombreuse. Jeune encore, Foucault avait conquis le rang élevé que la postérité lui conservera. Foucault travailla pour l'amour de la science; il fit toutes ses découvertes pour le plaisir de les faire, sans arrière-pensée, sans idée ambitieuse. Il n'eut même pas l'ambition de l'Académie; il n'avait pas besoin, du reste,

de recevoir cette consécration de sa valeur et ce baptême si recherché de tant d'autres; il était indépendant, ne prétendait à aucune place, il ne recherchait aucune charge. Tous les savants d'Europe ne manquaient pas de le venir voir, en passant, dans son appartement de la rue d'Assas; il vivait au milieu de ses appareils et de ses expériences; il était satisfait et se contentait d'aller à l'Académie en amateur. Nous croyons le voir encore dans la grande salle des séances, assis à droite du bureau, dans un fauteuil qui lui était réservé, et que nous ne nous doutions guère alors devoir occuper plus tard. La tête un peu penchée en avant, les deux mains appuyées sur sa canne à pomme d'or, il écoutait silencieux et ne sortait que l'un des derniers. Cependant l'éclat de ses travaux le désignait au choix de l'Académie. Il consentit à se présenter en 1857. Il avait de nombreux amis et admirateurs; mais ce furent ses ennemis qui eurent l'avantage; il échoua une première fois et ne fut admis qu'en 1865 en remplacement de Clapeyron, après une lutte qui se traduisit par trois ballottages successifs.

Lorsque tout semblait lui sourire et que, compté parmi les maîtres de la science, il aspirait à entreprendre les nouveaux travaux qui le préoccupaient, il tomba terrassé par un mal sans espoir. La paralysie fit des progrès rapides; son intelligence, à peine obscurcie d'abord, lui permit d'assister à la destruction de tout son être; il se vit mourir lentement; sa parole s'embarrassa; il cessa de voir, et après un long martyre, il s'éteignit le 11 février 1868.

« La vie de Foucault, a dit M. Bertrand, a été sans événements;... jamais il n'a voyagé, jamais il n'a brigué ni accepté même pour s'y faire suppléer les fonctions de professeur¹. Il n'a composé aucun livre, et, quoique très habile à manier la plume, c'est dans les cabinets de physique, dans les observatoires, dans les ateliers qu'il aspirait à laisser sa trace et que vivra surtout son souvenir. »

Depuis 1854, ses comptes rendus des *Débats* étaient devenus très rares; ils ne paraissaient plus que de loin en loin. Son dernier article fut publié le 16 septembre 1862.

III

Pendant la longue période que nous venons de traverser, Donné et Foucault ne furent pas les seuls collaborateurs scientifiques du *Journal des*

¹ Il accepta seulement, sur la demande de l'Empereur, qui créa pour lui cette position, d'être physicien à l'Observatoire (1854), mais à la condition de travailler librement et en toute indépendance.

Débats. La rue des Prêtres était habitée de longue date à voir passer tous ceux qui avaient un nom dans les sciences comme dans les lettres. Michel Chevalier écrivait sur les chemins de fer et sur la géologie. J. J. Ampère adressait des notices nécrologiques; le docteur Cerise, des articles sur la météorologie; Littré, des études nombreuses de médecine, d'hygiène; Le Verrier, des articles sur les comètes, etc.

Pendant six ans, de 1856 à 1862, Babinet donna au journal des Variétés sur l'astronomie et sur la météorologie. Le plus spirituel des savants et le plus savant des hommes d'esprit, ainsi qu'on l'appelait volontiers, était un ancien officier d'artillerie; il avait donné sa démission jeune encore pour se vouer à l'enseignement; il avait été professeur de physique à Saint-Louis; il avait remplacé Savary au Collège de France en 1858, et il fut élu à l'Académie en remplacement de Dulong en 1860.

Un type, un vrai type, comme on disait alors, que « Monsieur Babinet ». « Le désordre, c'est l'ordre », aurait pu être sa devise. Dans ses articles, comme chez lui, tout était péle-mêle, et pourtant tout allait bien et tenait debout. Il demeurait rue Servandoni, dans un tout petit appartement. Il y avait accumulé tant de livres qu'à droite et à gauche, dans l'antichambre, ils formaient jusqu'au plafond comme de véritables talus de chemin de fer. Babinet accueillait tout le monde avec bienveillance; on se faufilait entre les deux talus et l'on pénétrait dans le cabinet de travail. — « Asseyez-vous, monsieur. » On cherchait des yeux une chaise; il n'y en avait pas; mais comme le maître du logis s'asseyait sans façon sur une pile de livres, on faisait comme lui. Les livres récalcitrants s'éboulaient souvent, et le visiteur avec. Et comment ne pas rire? Babinet reprenait avec le plus grand sérieux: « Asseyez-vous, mais asseyez-vous donc, monsieur. » Tel était le logement, tel était l'homme.

Ses travaux de physique ne le désigneront pas particulièrement à la mémoire de ses successeurs, mais ses articles lui ont valu une place à part dans l'opinion de ses contemporains. Babinet a été très populaire, et c'est une figure qui résistera au temps. En fait, il a créé un genre où il excellait, et où il restera inimitable. Babinet était devenu fort gros de bonne heure; son aspect était loin d'être séduisant: énorme tête avec yeux clignotants à moitié fermés qu'il n'ouvrait que rarement, chevelure inculte qui lui cachait le front, redingote toujours usée, chapeau gras, etc. N'importe, il était très répandu dans le monde, où il était très recherché et où il eut même des succès; très amusant causeur, ses anecdotes couraient les salons. Sa main petite maniait la plume presque avec légèreté, et si quelquefois les plaisanteries qu'il débitait à ses lecteurs entre deux chapitres d'astro-

nomie étaient un peu lourdes, en général, beaucoup de personnes, pour s'en convaincre, étaient obligées de s'y reprendre à deux fois. L'opinion avait déclaré ses causeries spirituelles, et elles resteront spirituelles. Elles tranchaient d'ailleurs complètement sur le ton ordinaire; elles étaient pleines de bonne humeur, d'entrain et de sourires. Il avait une façon à lui d'entrer en matière qui excitait tout de suite le lecteur à le suivre. Par exemple, je lis au début d'une de ses Variétés : « Avant de commencer ce bulletin, écrivait-il, je me permettrai de prévenir les personnes qui, en grand nombre, m'ont adressé des observations sur ce qui devait y être contenu, que je les remercie de leurs judicieuses instructions et que j'y aurai très sérieusement égard. » Il connaissait bien son public. On lisait toujours quand au bas d'une colonne apparaissait la signature : « Babinet, de l'Institut. » Si le mascaret doit beaucoup à Babinet, réciproquement il est incontestable que c'est au mascaret, à Yvetot et à Quillebeuf que Babinet est redevable de la plus grande partie de sa popularité. Il s'en doutait bien un peu et leur avait voué de la reconnaissance. Un jour, je fis avec lui le voyage d'Yvetot pour voir le phénomène; je m'aventurai jusqu'à écrire aussi un article enthousiaste sur le mascaret. Babinet ne l'oublia jamais et me le prouva.

Son bulletin météorologico-astronomique prit de l'âge comme tout le monde, comme l'auteur lui-même; on s'aperçut à la longue que celui du lendemain ressemblait singulièrement à celui de la veille; la note restait enjouée, mais c'était toujours la même qui vibrait indéfiniment. Peut-être finit-on par le lui dire; toujours est-il que le spirituel académicien quitta les *Débats* et alla se réfugier au *Constitutionnel*, où le docteur Véron lui offrit une hospitalité d'ailleurs passagère. On n'écrivit plus de causeries comme celles de Babinet.

Un peu avant l'entrée de Babinet aux *Débats*, en 1854, le docteur Charles Daremberg, ami de Littré et de S. de Sacy, apportait au journal les ressources de son immense érudition. Jusqu'à sa mort en 1878, il ne cessa jamais d'adresser à la rédaction de nombreux articles de philologie et de médecine. Charles Daremberg, reçu docteur en 1841, était nommé dès 1846 bibliothécaire de l'Académie de médecine; il entra en 1849 à la Bibliothèque Mazarine, où se trouvait déjà S. de Sacy. Il avait la passion des livres et des vieux manuscrits. Très versé dans la connaissance des langues latine et grecque, il fut de très bonne heure en correspondance avec tous les philologues et les lexicographes de l'Europe. Lorsqu'il s'agissait d'aborder un texte obscur, on disait : « Écrivez à Daremberg », et son interprétation faisait autorité en France et même à l'étranger. Daremberg

avait entrepris à lui seul l'œuvre colossale de reprendre dès ses origines un peu obscures l'histoire de la médecine, en se servant des textes mêmes et en les soumettant à une critique sévère. Comme chargé de mission et souvent même à ses frais, il accomplit de nombreux voyages dans le but d'analyser ou de collationner les manuscrits grecs, latins et français dans les principales bibliothèques. Quatre fois il se rendit en Italie et en Allemagne, deux fois en Suisse, huit fois en Angleterre, à Oxford, Cambridge, Édimbourg, etc. En 1864, le monde savant applaudit à sa nomination de professeur du cours d'histoire et sciences médicales au Collège de France. En 1868, l'Académie de médecine lui ouvrait ses portes. En 1870, il devenait titulaire de la chaire d'histoire de la médecine à la Faculté de Paris.

Nous avons relu avec intérêt quelques-uns de ses articles, notamment ceux qu'il publia, en 1867, sur l'histoire du choléra, articles que l'on trouve toujours cités dans les travaux anglais et allemands sur les maladies épidémiques. Pendant le siège, il trouva encore le temps de rédiger toute une série de conseils sur l'hygiène pratique et sur les ambulances. Le dernier article du docteur Charles Daremberg, très étudié, très remarquable, date du 25 juin 1872; il avait pour titre : « Sur les tendances actuelles de la médecine. »

C'est en 1865, dans toute la maturité de son savoir, qu'il fit paraître le bel ouvrage qui suffirait à lui seul à sauver de l'oubli son nom respecté : *La Médecine, histoire et doctrine*, couronné par l'Académie française. S. de Sacy consacra à ce livre un compte rendu charmant comme il avait le don de les écrire, vif, alerte, séduisant d'esprit, de finesse et de bonhomie :

« Oh! la bonne, l'aimable science que la médecine! Qui ne l'exerce, qui n'a son petit système, sa petite pathologie de famille? Voyez les femmes, le bon Dieu s'était contenté de les faire garde-malades; de leur autorité propre elles se sont toutes délivrées le brevet de docteur, ou plutôt sans brevet, sans diplôme, par un instinct naturel, avec une confiance charmante, il n'y en a pas une qui n'exerce plus ou moins la médecine. Oh! l'aimable science, et bonne, et commode! on la sait sans l'avoir apprise, on l'étudie sans la savoir, on en parle très bien sans la connaître. »

Et ainsi pendant deux grandes colonnes, que l'on croirait imprimées d'hier, tant la phrase est vivante et toujours pleine d'à-propos. Comment parlait-il de Daremberg après avoir présenté l'œuvre?

« Eh bien, je déclare, la main sur la conscience, comme si je n'avais jamais vu M. Daremberg et qu'il ne fût pas notre collaborateur dans ce journal, mon confrère à la Bibliothèque Mazarine, mon ami depuis nombre d'années et un des membres

ordinaires de mon conseil de santé, je déclare que son livre m'a paru aussi agréable à lire qu'instructif et solide. L'honneur en revient sans doute principalement à M. Daremberg, tout le monde n'apportant pas dans les sujets de cette nature un style si clair, un esprit si net, tant de bon sens usuel, je ne sais quel goût de littérature qui pare la science et lui donne une physionomie attrayante, surtout ce feu qu'inspirent la passion de l'étude et l'amour du vrai, ce feu sacré qui anime tout et qui est la vie même; mais il faut avouer aussi qu'il n'y a pas de science plus faite pour piquer la curiosité populaire, de science, tranchons le mot, plus amusante que la médecine, toutes les fois qu'elle veut bien déposer son air rébarbatif et parler à peu près la langue de tout le monde.»

S. de Sacy termine ainsi son article :

« Pour écrire l'histoire d'une science particulière, songez bien qu'il ne faut être étranger à aucune des autres... il faut que le même homme joigne à la science proprement dite beaucoup de lettres, beaucoup de dévouement et de conscience. Toutes ces conditions, M. Daremberg les réunit-il? Je le crois, sans avoir la prétention d'en juger. Et si je ne le croyais, toute mon amitié pour M. Daremberg ne me le ferait pas dire. »

Après Foucault, de 1863 à 1865, M. Aimé Girard fit à longs intervalles les comptes rendus académiques; après M. Girard, qui devait devenir le brillant professeur de chimie du Conservatoire des arts et métiers, la tâche échut à M. Paul de Rémusat, aujourd'hui sénateur. M. Paul de Rémusat, tout jeune, enthousiaste pour le progrès, avait déjà donné la mesure de son savoir et de son talent dans de savantes bibliographies, et le dernier il eut la bonne fortune d'écrire à côté de Littré, du docteur Cerise, de Donné, etc. Jusqu'en 1870, en dehors des académies, il publia d'intéressants articles sur les actualités scientifiques.

Nous touchons au terme de cette rapide esquisse. Lorsqu'à la mort d'Édouard Bertin, M. Jules Bapst prit la direction du *Journal des Débats*, on était en septembre 1871. Le calme ne s'était pas encore fait dans les esprits surexcités, l'opinion, toute frémissante sous le coup de nos malheurs, se tournait de plus en plus vers les sciences, comme si elles devaient calmer nos douleurs et raviver nos forces; c'était l'espérance. L'Association française pour l'avancement des sciences venait de se fonder avec la belle devise : « Par la Science et pour la Patrie! » La nouvelle direction décida de donner plus d'extension à la partie scientifique, et surtout de lui assurer une périodicité beaucoup plus régulière. Les cadres étaient désorganisés, des noms éminents avaient disparu. D'un côté, on fit appel aux jeunes, à Georges Daremberg, aujourd'hui correspondant de l'Académie de médecine, et qui était déjà un peu du journal par son père; à Charles Richet, qui devait être nommé à trente-huit ans professeur de physiologie à la

Faculté en remplacement de Béchard. D'un autre côté, on voulut bien nous accueillir avec bienveillance dans cette maison illustre et nous donner toute liberté pour suivre pas à pas le mouvement scientifique en France et à l'étranger.

Aujourd'hui le *Journal des Débats* et la plupart des journaux accordent à la science une large place : Revues des sciences, Comptes rendus des Académies des sciences, de médecine, etc. ; Bibliographie, hygiène publique, télégrammes et nouvelles scientifiques, etc.

Nous voilà loin des rares articles grêles et dédaigneux de la première heure, loin surtout des lettrés de 1800 qui, dans leur intransigeance, avançaient vingt ans après la mort de d'Alembert que « les sciences abstraites ne sont pas des sciences ». Il nous semble les voir, ces vieux érudits d'autrefois, encore tout imbus de leurs préjugés tenaces, marcher à pas lents dans le grand salon du journal, fixer leurs yeux moqueurs sur les derniers venus et à travers un sourire railleur murmurer toujours : « Petites gens de science, petits cerveaux. »

Nous aurons cependant la victoire indulgente... la seule petite vengeance que l'on nous permettra de tirer de nos anciens, — et de la bifurcation Fortoul, — ce sera simplement de nous montrer justes nous-mêmes pour tout le monde et pour toutes choses, et, après trois quarts de siècle, de dire encore : « Oui, développons les sciences; rendons-les grandes et prospères; mais cultivons les lettres. »

TABLE DES GRAVURES

ET PIÈCES DIVERSES

	Face à la page
BERTIN l'aîné. (Frontispice.)	
Première page du premier numéro du <i>Journal des Débats et Décrets</i> du 29 août 1789.	6
Première page du journal <i>l'Éclair</i> , n° 225, du 2 prairial an IV (samedi 21 mai 1796).	18
Première page du numéro du <i>Journal des Débats</i> du 5 pluviôse an VIII. . .	28
Passeport de M. BERTIN l'aîné	30
BERTIN DE VEAUX.	32
ARMAND BERTIN.	48
ÉDOUARD BERTIN.	66
CHATEAUBRIAND.	120
SILVESTRE DE SACY.	192
SAINT-MARC GIRARDIN.	208
CUVILLIER-FLEURY.	224
PRÉVOST-PARADOL.	304
Trois pages (réduction de l'épreuve) du numéro du <i>Journal des Débats</i> du 5 avril 1871 (numéro saisi par la Commune et non imprimé).	338
Ordre de saisie du <i>Journal des Débats</i> (4 avril 1871), signé Raoul Rigault, Th. Ferré, L. Chalais.	338
La Maison des <i>Débats</i> , rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.	386
La Cour de la maison des <i>Débats</i>	390
Lettre de VICTOR HUGO à M. Armand BERTIN, du vendredi 21 mai 1830 . .	398
Lettre de VICTOR HUGO à mademoiselle Louise BERTIN, du 3 mars 1877. . .	414
GEOFFROY.	416
JULES JANIN.	424
BERLIOZ.	432
J. DELÉCLUZE.	472
La salle de rédaction du <i>Journal des Débats</i> en 1889.	550
La collection du <i>Journal des Débats</i>	595

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE.	I
PREMIÈRE PARTIE	
LE JOURNAL DES DÉBATS AVANT LES BERTIN, par M. A. Bardoux.	1
BERTIN L'AÎNÉ ET BERTIN DE VEAUX, par M. Léon Say.	14
ARMAND BERTIN, par M. John Lemoine.	48
ÉDOUARD BERTIN, par M. H. Taine.	57
LE JOURNAL DES DÉBATS SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE, par M. André	
Heurteau.	69
MALTE-BRUN, par M. R. Jalliffier.	90
HOFFMAN ET DE FÉLETZ, par M. Paul Desjardins.	97
LE JOURNAL DES DÉBATS SOUS LA RESTAURATION, par M. Jules Simon.	
CHATEAUBRIAND, par le vicomte E. Melchior de Vogüé.	107
LA LUTTE CONTRE LES MINISTÈRES VILLÈLE ET POLIGNAC : SALVANDY, par	
M. Jules Dietz.	134
BENJAMIN CONSTANT, par M. Paul Bourget.	144
LE COMTE DE BOURQUENEY, par M. Raymond Kœchlin.	150
LE JOURNAL DES DÉBATS SOUS LA MONARCHIE DE JUILLET, par M. Georges Picot.	
SILVESTRE DE SACY, par M. Constant Martha.	158
SAINT-MARC GIRARDIN, par M. Albert Vandal.	192
CUVILLIER-FLEURY, par M. le duc d'Aumale.	203
FRÉDÉRIC SOULIÉ, par M. Alexandre Dumas.	219
.	227
LE JOURNAL DES DÉBATS SOUS LE SECOND EMPIRE, par M. Ernest Renan.	
ERNEST BERSOT, par M. Henri Chantavoine.	234
LABOULAYE, par M. E. Boutmy.	244
HIPPOLYTE RIGAULT, par M. Ernest Bertin.	253
HETZEL, par M. Ernest Legouvé.	261
MARC MONNIER, par M. Victor Cherbuliez.	270
LITTRÉ, par M. le docteur Georges Daremberg.	272
PRÉVOST-PARADOL, par M. Gréard.	278
.	283
LE JOURNAL DES DÉBATS PENDANT LE SIÈGE ET LA COMMUNE, par M. G. de	
Molinari.	330

	Pages
LE JOURNAL DES DÉBATS SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE, par M. Francis Charmes.	339
GABRIEL CHARMES, par M. Étienne Lamy.	376

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON DE LA RUE DES PRÊTRES-SAINTE-GERMAIN-L'AUXERROIS, par M. Ludovic Halévy.	387
VICTOR HUGO ET LES BERTIN, par M. J. J. Weiss.	393
LA CRITIQUE DRAMATIQUE : GEOFFROY, JULES JANIN, par M. Jules Lemaitre.	416
LA CRITIQUE MUSICALE : CASTIL-BLAZE, H. BERLIOZ, par M. Ernest Reyer.	427
LA CRITIQUE SCIENTIFIQUE : DONNÉ, FOUCAULT, BABINET, CH. DAREMBERG, par M. Henri de Parville.	441
LA CRITIQUE D'ART : BOUTARD, DELÉCLUZE, C. CLÉMENT, par M. André Michel.	466
LA CRITIQUE DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES : PHILARÈTE CHASLES, par M. J. Bourdeau.	478
L'ÉCONOMIE POLITIQUE AU JOURNAL DES DÉBATS : MICHEL CHEVALIER, par M. Paul Leroy-Beaulieu.	488
UN RÉDACTEUR MILITAIRE D'AUTREFOIS : FARIAU SAINT-ANGE, par M. Charles Malo.	496
LE ROMAN-FEUILLETON, par M. Harry Alis.	516
LE JOURNAL DES DÉBATS ET L'ACADÉMIE FRANÇAISE, par M. Henry Houssaye.	526
LE JOURNAL DES DÉBATS ET LE ROMANTISME : CHARLES NODIER, VICTOR HUGO, par M. André Hallays.	533

NOTICES DIVERSES

SOUVENIRS HISTORIQUES : FRAGMENTS DES MÉMOIRES D'UN CORRESPONDANT DU JOURNAL DES DÉBATS, par M. H. G. Montferrier.	551
LE PHILHELLÉNISME ET LE JOURNAL DES DÉBATS, par M. Gaston Deschamps.	556
LA CONVERSION DE 1824 ET LE JOURNAL DES DÉBATS, par M. Arthur Raffalovich.	562
LES SAINT-SIMONIENS AU JOURNAL DES DÉBATS, par M. Joseph Chailley.	567
LA CHRONIQUE JUDICIAIRE, par M. Ed. Le Berquier.	571
LES FAITS DIVERS, par M. Edmond Frank.	576
A TRAVERS LE FEUILLETON (1800-1830), par M. Georges Viollat.	582
LES DIVERSES MODIFICATIONS DE FORMAT ET DE TEXTE, par M. Georges Michel.	589
TABLE GÉNÉRALE DES COLLABORATEURS DU JOURNAL DES DÉBATS, 1789-1889, par M. F. Drujon.	593
TABLE DES GRAVURES ET PIÈCES DIVERSES.	627

465114

